

Bureau météorologique, Washington, D. C., 28 juin. Indications pour la Louisiane: Temps — pluies locales vendredi et samedi; vents frais du sud.

LE SOULEVEMENT Contre les étrangers EN CHINE.

Enfin, la vérité commence à se faire jour sur les événements de l'extrême Orient et sur la situation de l'Empire du Milieu. Elle ne date pas d'aujourd'hui, cette situation, et il y a longtemps que la révolution, dont nous n'apercevons encore que les symptômes précurseurs, a été prédite par les hommes qui savaient prévoir l'avenir.

Depuis de longues années déjà on a dit et redit que les entrées incessantes des puissances européennes étaient un véritable défi jeté au fanatisme oriental, et que, tôt ou tard, il fallait s'attendre à un soulèvement général dans les provinces de la Chine, celles de l'intérieur comme celles des côtes.

En politique avisé qu'il est, l'empereur Guillaume a voulu s'en rendre compte; il a envoyé sur les lieux un de ses conseillers les plus expérimentés, le général Stahl, armé de pleins pouvoirs.

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces gens qui maudissent tout ce qui est moderne, tout ce qui est civilisé, se servent avec adresse, contre les modernes, contre les civilisés, des engins que ces mêmes modernes, ces mêmes civilisés leur ont procurés et dont ils leur ont enseigné la pratique.

Comment des hommes d'Etat, doués nécessairement de quelque clairvoyance et de quelque expérience, n'ont-ils pas prévu les événements actuels et se trouvent-ils pris au dépourvu? C'est ce qu'il est difficile de s'expliquer.

En fait, il y a quelques jours, tout au plus, que le public sait que l'impératrice douairière a jeté hardiment le masque et défilé les puissances. Est-il même sûr que les puissances en

savaient, sur ce sujet, plus que le gros du public? Les malades qu'elles ont commises, le désarroi dans lequel elles se trouvent permettent d'en douter.

A l'Hôtel de Ville.

Le comité à la considération duquel avait été soumise la pétition de certains propriétaires fonciers, a siégé hier soir, et a pris connaissance d'une communication de M. Chs Claiborne, représentant de nombreux propriétaires d'immeubles des environs de Storyville.

A une récente séance du conseil municipal, il s'est trouvé malheureusement quelques membres qui se sont montrés enclins à violer l'ordonnance dont la parfaite légalité a été reconnue par notre Cour Suprême.

On sait que le maire est décidé à faire son devoir quoiqu'il advienne, et que déjà des mesures ont été prises pour que l'ordonnance en question fut exécutée.

M. B. B. Howard, représentant les propriétaires récalcitrants, a retiré hier son opposition; il a vu clairement que le sentiment populaire était favorable à l'ordonnance et qu'il y a aujourd'hui à la tête de notre gouvernement des hommes d'une inflexible fermeté, qui entendent défendre les intérêts qui leur sont confiés.

UNE SOIRÉE Aux Tuileries PENDANT L'EXPOSITION DE 1867.

Paris, 17 juin: Ce soir même la Comédie-Française donne une représentation de gala au roi Oscar II, et je me souviens qu'il y a juste trente-trois ans, le jeudi 14 juin 1867—c'était aussi pendant l'Exposition—je reçus de M. le comte de Bacciochi l'invitation de passer le jour même aux Tuileries.

Leur Majestés ayant manifesté le désir de s'entendre directement avec l'un des interprètes pour les détails de la mise en scène, on m'avait introduit dans un salon précédant le cabinet de l'empereur, et il y avait déjà quelques instants que j'attendais, quand une porte s'ouvrit, donnant passage à Napoléon III, reconduisant le grand-duc de Mecklembourg.

Instinctivement, je m'étais effacé dans un angle du salon. L'empereur, qui ne m'avait pas aperçu d'abord, une fois son hôte sorti, s'arrêta quelques secondes et, se croyant seul, se livra à une suite prolongée d'interminables.

En fait, il y a quelques jours, tout au plus, que le public sait que l'impératrice douairière a jeté hardiment le masque et défilé les puissances. Est-il même sûr que les puissances en

En fait, il y a quelques jours, tout au plus, que le public sait que l'impératrice douairière a jeté hardiment le masque et défilé les puissances. Est-il même sûr que les puissances en

En fait, il y a quelques jours, tout au plus, que le public sait que l'impératrice douairière a jeté hardiment le masque et défilé les puissances. Est-il même sûr que les puissances en

En relevant la tête, il me vit, hâta le pas et rentra vivement dans son cabinet.

L'huissier étant venu m'avertir que l'on m'attendait, j'entraî chez Sa Majesté, où se trouvaient déjà l'impératrice et le Prince Impérial.

—Si vous le voulez bien, monsie, me dit l'Empereur, je vais d'abord vous montrer l'emplacement où vous jouerez demain soir. Quant aux meubles dont vous pouvez avoir besoin, nous nous en occuperons ensuite.

Alors on me fit voir un salon où la place qui nous était réservée—sans estrade—était tellement restreinte que déjà je n'avais plus qu'une préoccupation, celle de ne pas marcher, le soir de la représentation, sur les pieds de nos augustes spectateurs.

Maintenant, fit l'Empereur, comme meubles que vous faut-il? —Un petit canapé. Sire, deux chaises et une table!

—Rien de plus facile! Que pensez-vous de ce tête-à-tête? —Parfait!

—Et bien! nous allo met-tre tout de suite en place. L'impératrice intervint: —Mais l'Empereur va se fatiguer, dit-elle, appelons un domestique.

—Non, non, répondit vivement Napoléon III, laissez! C'est bien plus amusant à nous deux! Et voilà Sa Majesté organisée elle-même notre petite mise en scène.

Tout cela avait été fait avec une telle bonhomie, une si parfaite simplicité, que j'en ai gardé toujours le souvenir.

—A demain, me dit il enfin; vous aurez comme foyer la salle du trône!

—Vous serez là bien tranquille... et comme chez vous!... Le spectacle devant commencer à neuf heures, j'étais au palais une demi-heure avant le lever du rideau pour m'assurer que rien ne manquait.

Le chambellan de service m'introduisit dans la salle du trône, comme l'avait décidé Sa Majesté; mais, appelé par son service et s'excusant de ne me pouvoir tenir compagnie, il me désigna une table chargée de rafraîchissements et sortit.

Une fois seul dans cette grande pièce éclairée faiblement par deux lampes, je regardai autour de moi, et, dans la demi-obscurité, mon œil s'arrêta sur le trône, et, osant à l'avouer, je fus pris d'une envie folle de m'y asseoir!... Oui, mais si l'on en trait? Si l'on me surprenait? Non, rien à craindre; on prenait le café, venait de me dire le chambellan.

Tout en faisant taire mes scrupules, peu à peu je me rapprochai du trône: il m'attirait, me fascinait!

Enfin, n'y tenant plus, tremblant d'émotion et cherchant une noble attitude, je pris possession de ce redoutable siège si décrié, si envié pourtant.

Au même moment, la portière se souleva et l'Empereur parut... mais déjà j'étais debout, souriant gâchement comme un écolier pris en faute et abandonnant le pouvoir avec un facilité peu commune.

Napoléon III, comme s'il n'eût rien vu, s'approcha de moi, et nous causâmes quelques instants en attendant l'arrivée de mes camarades.

Il daigna me confier qu'il avait toujours une certaine appréhension lorsqu'il lui fallait adresser la parole à un artiste, craignant de ne pas se servir de l'expression qui convenait pour lui témoigner sa satisfaction.

—Ainsi, dernièrement, ajouta-t-il en souriant, je me souviens d'avoir dit à un de vos plus célèbres camarades qu'il m'avait paru sublime!... et je crains fort de l'avoir froissé.

Je crus devoir rassurer le souverain en lui donnant l'assurance que l'artiste dont il me parlait n'était pas susceptible! Mme Plessy et Mlle Tordens étaient arrivées; quelques minutes après nous étions en scène, attendant le moment de commencer.

L'huissier annonça: Sa Majesté le Roi de Prusse. L'Empereur. Sa Majesté l'Impératrice. S. A. Monseigneur le Prince Impérial. S. A. R. Monseigneur le Prince Humbert. S. A. R. Monseigneur le Grand-Duc de Mecklembourg. S. A. le Prince de Leuchtenberg.

M. le comte de Bismarck. Comme on peut en juger, à cette époque, la venue de Ménélick eût été un événement de médiocre importance.

Puis quelques chefs arabes entrèrent à leur tour, et pendant la représentation égrenèrent leur chapelet, sans lever les yeux une seule fois.

Le roi Guillaume était entré souriant, le teint vermeil, donnant le bras à l'impératrice Eugénie.

L'Empereur tenait par la main le Prince Impérial, qu'il plaça entre ses genoux, et, pendant que j'étais en scène, je voyais la main du souverain caresser tendrement la tête de ce fils adoré.

La comédie de M. Legouvé parut faire plaisir et Mme Plessy eut le succès auquel lui donnait droit son incontestable talent.

Après le spectacle, l'Empereur présenta la regrettable comédienne au roi Guillaume.

Le même honneur me fut fait par Sa Majesté l'Impératrice.

Le roi de Prusse portait ce soir-là—pour la dernière fois, peut-être—le grand cordon de la Légion d'honneur. Il se montra plein d'amabilité pour nous, et demanda même à l'Empereur de nous autoriser à aller jouer à Berlin quelques-uns de ses petits proverbes qui, disait-il, sont une sorte d'escrime de l'art dramatique, et dont l'interprétation était une forme ignorée des comédiens allemands.

L'empereur garda le silence. Comme le roi insistait et que je cherchais dans les yeux de Napoléon III la réponse qu'il m'étais permis de faire à une aussi galante proposition, l'Empereur, en s'éloignant, laissa tomber ces mots: —A Berlin!... nous verrons!

Ce ne fut qu'en 1870 que je compris la réponse qui me fut faite par l'Empereur, aux Tuileries, dans la soirée du 15 juin 1867.

Au cours de cette représentation, il se produisit deux incidents qui, je dois l'avouer, fixèrent l'attention de l'auguste assemblée.

Alors que les souverains venaient de prendre place sur les fauteuils qui leur étaient réservés, quelle ne fut pas la surprise des invités en voyant M. le comte de Bismarck, en grand uniforme de cuirassier blanc, quitter le groupe des diplomates où il s'était tenu jusqu'à ce moment, pour venir se camper fièrement derrière son maître!

La chose fut commentée, mais tout bas, chacun s'efforçant de paraître n'y attacher pas grande importance.

Pendant notre présentation au roi Guillaume, le futur chancelier de fer se tint à quelques pas de son souverain, dont les efforts visibles pour l'intéresser à la courtoise invitation qu'il venait de nous faire de venir à Berlin eurent si peu de succès que, je dois l'avouer, nous quittâmes le

palais sans avoir entendu la voix de celui qui devait se montrer notre implacable ennemi.

Le second incident causa encore plus de surprise que le premier.

Lorsque l'acte de M. Legouvé fut achevé, l'Empereur s'était levé, et tout le monde, naturellement, avait imité son exemple.

Seule, l'impératrice était demeurée à sa place, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants, sur un regard de l'Empereur, qu'on la vit se lever et quitter en boitant le salon de réception au bras du roi Guillaume.

C'est seulement en 1879, pendant une visite à Cambden Place, que j'eus le mot de l'énigme.

Comme nous parlions de cette folle année de 1867, de ce Paris endiable, affamé de plaisirs, de cette Exposition honorée de la visite de toutes les têtes couronnées, l'impératrice, avec cette grâce exquise dont elle a conservé le secret, me fit l'aveu suivant: —Cette date du 15 juin 1867 me remet en mémoire, me dit-elle, un des moments les plus critiques de ma vie... C'est toujours été pour moi, une sensation agréable que celle de poser mes pieds, sans chaussures, sur un parquet me communiquant un sentiment de fraîcheur; c'est une très vilaine habitude dont je m'accuse et dont j'ai été ce soir-là justement punie.

Pendant votre petite comédie, j'avais été assez heureuse pour laisser glisser un de mes souliers de satin... J'avais réussi à le pousser sous mon fauteuil, quand je vis l'Empereur se lever et se disposer à quitter le salon de réception; immédiatement, je me mis à la recherche du fugitif... mais j'avais beau allonger, sans ma longue traine, un pied investigateur... rien!... je ne sentais rien.

—L'Empereur me regardait, ne comprenant pas le motif qui me clouait à ma place. J'étais au supplice! Enfin, je le sens... je l'attire à moi ce maudit petit soulier... Mais en le mettant, j'éprouvai une vive douleur. Il y avait quelque chose dedans... je ne sais quoi, mais à coup sûr un objet qui me faisait boiter.

—Aussi, j'avais-il, beau ou mauvais temps, une salle comble! C'est, du reste, l'opéra favori de M. Langluis, à la fois excellent chanteur et excellent comédien.

Un nouveau succès pour la troupe Olympia; aussi les braves n'ont pas manqué aux artistes.

Il y avait un véritable événement, hier soir, au Parc Athlétique, on y donnait la première [reprise] de Fra Diavolo, un des meilleurs opéras de l'école française et le chef-d'œuvre d'Auber.

Le vice-amiral Gervais, commandant l'armée navale, arbore son pavillon sur le Bourret, le 20 juin, à deux heures 30 de l'après-midi, à Toulon.

Le 21 juin au matin, départ de la Foudre, des torpilleurs et des gardes côtes: Bouvines, Jemmapes, Amiral Tréhouart, Valmy, sous le commandement du contre-amiral Mallarmé.

Arrivée à Oran le 24. Le 21 juin, à midi, départ du Charles-Martel, des croiseurs et contre-torpilleurs mis à la disposition du contre-amiral Ronstan [1 croiseur cuirassé, 1 ou 2 croiseurs de 2e classe, 1 croiseur de 3e classe, 2 contre-torpilleurs].

Entre le 21 au soir et le 23 juin au matin, départ de l'escadre de la Méditerranée.

Arrivée à Oran le 26. Le 27 juin au soir, départ d'Oran de tous les navires réunis de l'escadre de la Méditerranée; concentration en mer des deux escadres vers le 2 juillet.

Arrivée à Quiberon le 6 juillet; départ de Quiberon le 7 juillet au soir.

Arrivée à Brest le 8 ou le 9 juillet et de Brest à Cherbourg du 11 au 12 juillet.

Tous les bâtiments devront être prêts à illuminer dès l'arrivée à Cherbourg.

L'amiral Gervais, commandant en chef, aura sous ses ordres les vice-amiraux Fournier et Ménard et les contre-amiraux Ronstan, Maréchal, Mallarmé et Touchard.

L'amiral Gervais, en communication directe avec les préfets maritimes, vient de prescrire à Cherbourg de tenir à sa disposition les torpilleurs de la défense mobile mobilisables pendant les manœuvres navales.

La flottille concourra à la défense de Cherbourg, qui sera attaqué par l'escadre du Nord.

L'escadre de la Méditerranée défendra l'entrée de la Manche.

L'amiral Gervais annonce son arrivée à Cherbourg, à la tête de l'armée navale, le 12 juillet.

On a découvert à Danendorf (Schleswig), il y a quelques jours, dans le sol marécageux de la contrée, un cadavre revêtu d'un vêtement de grosse laine écarlate, les cheveux roux et des sandales aux pieds. Le docteur Splieth, de Kiel, informé de cette trouvaille, a déclaré que ce cadavre remontait à environ 1,500 ans.

Il y a quelques années, on avait trouvé non loin de là des monnaies datant des premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

AMUSEMENTS. WEST END. Entre le concert, toujours brillant, donné par l'orchestre d'harmonie du Régiment de Chicago, le West End offre, chaque jour à ses visiteurs une foule de variétés extrêmement intéressantes: de véritables merveilles exécutées par des acrobates de première force, le vitrificateur, dont la popularité est inépuisable, et le travail extrêmement intéressant d'un modéleur, Bicknell, qui, sous vos yeux et rapidement, transforme un morceau d'argile en objet d'art.

PARC ATHLETIQUE. Il y avait un véritable événement, hier soir, au Parc Athlétique, on y donnait la première [reprise] de Fra Diavolo, un des meilleurs opéras de l'école française et le chef-d'œuvre d'Auber.

Le vice-amiral Gervais, commandant l'armée navale, arbore son pavillon sur le Bourret, le 20 juin, à deux heures 30 de l'après-midi, à Toulon.

Le 21 juin au matin, départ de la Foudre, des torpilleurs et des gardes côtes: Bouvines, Jemmapes, Amiral Tréhouart, Valmy, sous le commandement du contre-amiral Mallarmé.

Arrivée à Oran le 24. Le 21 juin, à midi, départ du Charles-Martel, des croiseurs et contre-torpilleurs mis à la disposition du contre-amiral Ronstan [1 croiseur cuirassé, 1 ou 2 croiseurs de 2e classe, 1 croiseur de 3e classe, 2 contre-torpilleurs].

Entre le 21 au soir et le 23 juin au matin, départ de l'escadre de la Méditerranée.

Arrivée à Oran le 26. Le 27 juin au soir, départ d'Oran de tous les navires réunis de l'escadre de la Méditerranée; concentration en mer des deux escadres vers le 2 juillet.

Arrivée à Quiberon le 6 juillet; départ de Quiberon le 7 juillet au soir.

Arrivée à Brest le 8 ou le 9 juillet et de Brest à Cherbourg du 11 au 12 juillet.

Tous les bâtiments devront être prêts à illuminer dès l'arrivée à Cherbourg.

L'amiral Gervais, commandant en chef, aura sous ses ordres les vice-amiraux Fournier et Ménard et les contre-amiraux Ronstan, Maréchal, Mallarmé et Touchard.

L'amiral Gervais, en communication directe avec les préfets maritimes, vient de prescrire à Cherbourg de tenir à sa disposition les torpilleurs de la défense mobile mobilisables pendant les manœuvres navales.

La flottille concourra à la défense de Cherbourg, qui sera attaqué par l'escadre du Nord.

L'escadre de la Méditerranée défendra l'entrée de la Manche.

L'amiral Gervais annonce son arrivée à Cherbourg, à la tête de l'armée navale, le 12 juillet.

On a découvert à Danendorf (Schleswig), il y a quelques jours, dans le sol marécageux de la contrée, un cadavre revêtu d'un vêtement de grosse laine écarlate, les cheveux roux et des sandales aux pieds. Le docteur Splieth, de Kiel, informé de cette trouvaille, a déclaré que ce cadavre remontait à environ 1,500 ans.

Il y a quelques années, on avait trouvé non loin de là des monnaies datant des premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

Boireau invité à un grand bal, fait danser une jeune fille inexpérimentée qui lui écrase les orties. A un moment donné, tout en dansant, elle fredonne les motifs d'un valse que joue l'orchestre et lui dit: —Cette valse est charmante, je cherche à la faire entrer dans ma tête.

—Mon Dieu, mademoiselle, fait Boireau, si vous pouvez en faire temps la faire entrer dans vos pieds!

Dans l'antichambre du ministère de l'intérieur, entre secrétaires généraux de préfecture. —Je suis accablé de besogne en ce moment, tout me retombe sur le dos.

—Vraiment! —Si cela doit durer, je succomberai sous le faix.

—Vous voulez dire sous le préfet!

Les Allemands sains et saufs. Prusse Associée. Hambourg, 28 juin.—Des maisons de commerce ont reçu des télégrammes de Shanghai déclarant qu'un allemand à Tien Tsin n'a été touché.

Le mariage morganatique de l'archiduc Franz Ferdinand. Prusse Associée. Vienne, 28 juin.—L'archiduc Franz Ferdinand, héritier du trône et neveu de l'empereur, a aujourd'hui à Hafburg, en présence de l'empereur, des archiducs, des ministres et des dignitaires de l'Etat, pris le serment formel que lui et sa future femme, la Princesse Chotek, considéreront leur mariage comme morganatique.

Par conséquent sa femme ne prendra jamais le titre d'impératrice; leurs enfants ne réclameront jamais le droit de succession.

Le serment a été administré devant le comte Goluchowski, ministre des affaires étrangères. Après avoir pris le serment, l'archiduc a signé les documents. Le mariage aura lieu lundi.

an jeune homme. —Elle n'est pas cachetée, vous savez ce que j'ai écrit à M. Silvère: de vous emmener à Clermont, et, si faire se peut, de vous laisser annoncer la nouvelle à Chérie.

—Oh! merci, merci! —Maintenant, puisque c'est l'heure de s'asseoir à table, pourquo ne dîneriez-vous pas ici, mes amis?

—La maman qui nous attend! dit vivement Pierrounet.

—Non, fit la Bique, plus tard, monsieur Claude, quand vous serez un peu remis de votre chagrin, plus tard.

Albéric, déjà dehors, glissait la lettre dans sa poitrine.

Eux sortis, il fut retombé sur les maîtres du château, accablant, ce chagrin si récent qu'il semblait que la catastrophe avait eu lieu la veille, si la Pétitionne et le Pétélou, mis au courant par les trois hommes qui traversaient la cuisine, n'avaient été, quasi toute la soirée, familiers comme dans les circonstances où toutes les sympathies paraissent bonnes, avec les maîtres, à parler du retour de Chérie.

Quoiqu'ils sentissent qu'ils auraient bien du mal à tenir leur langue, ils promirent de n'écouter ce retour que quand il serait un fait accompli.

Inutile de mettre le village en rumeur, de susciter, pour son arrivée, des curiosités qui ne pour-

raient que l'importuner. Lorsqu'elle serait là, on le saurait, cela suffisait.

M. et Mme Varagniez, seuls chez eux, les enfants endormis, et Marie-Thérèse venant de les quitter, eurent l'étrange silence, où leur tendresse montait au degré de leur douleur.

Il ne pouvait plus exister, il n'y aurait jamais plus, de la part de Christiane, une ombre du soupçon qui l'avait effleurée.

Son cœur ne souffrirait plus que de la même souffrance.

La mort de leur plus jeune enfant semblait les avoir lentement séparés.

La fin terrible de leur fils les ramenait l'un à l'autre.

Plus d'effusion entre eux que celle avec laquelle ils se disaient mutuellement leur union morale, leur inaltérable affection.

La porte ouverte entre leurs deux chambres laissait Claude, peut-être plus frappé qu'elle, libre d'aller et de venir, de passer ses nuits d'insomnie au chevet de sa femme malade.

Elle dans son lit, lui au pied, au fond d'un fauteuil, combien de fois en un regard ne s'étaient-ils pas dit leur douleur.

Ce soir, en voyant leur fille quitter la chambre où elle les ramenait, fortifiés, prêts à la résistance qui fait surmonter les plus grands chocs, ils avaient un regard encore et une commune pensée: —C'est elle qui nous encourageait!

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

QUATRIEME PARTIE.

II

(Suite.)

Après il partait vers le Calvaire, là où la bête allait s'abatire, le blanc coursier qui avait

été le messager de la mort. A cette place où on l'achevait, il ne faisait que passer.

A ses oreilles, dès qu'il atteignait cet endroit où l'attirait une force pareille à celle qui le conduisait vers l'olivier, semblait arriver la voix forte, la voix dure et sarcastique de l'ex-châtelaine du Val-Rose:

—Vous verriez-je au bord d'un précipice, que je vous y laisserais, votre femme, vous, vos enfants, rouler!

C'était le premier soir que, à la fois reconforté et davantage brisé, il s'agenouillait, comme les gens simples qui passaient devant la vieille croix, emblème de supplice et de rédemption.

Sa fille le lui avait dit: —Il faut vivre.

Elle qui "avait" et qui lui laissait sa tendresse, lui montrant le chemin du devoir.

Claude suppliait avec un fervent de croyant Celui qui se laissait attacher à cette croix pour l'expiation des péchés des hommes, d'oublier que sa main avait frappé, de faire, avec le retour de Chérie, rentrer si ce n'était le bonheur, du moins le calme et la sécurité dans la demeure où des innocents payaient autant que lui, le coupable.

Il retourna au château, reconforté, bien décidé à redresser la tête, à lutter encore pour ceux que, fatalement, il entraîna à sa suite.

Il n'était pas rentré d'une de-

mi-heure, et on allait se mettre à table, c'était la première fois depuis trois semaines que sa femme et lui y reprendraient leur place, — lorsque le père la Bique, Albéric Soucaud et Pierre Estarat, arrivèrent par le peron, pénétrant tout de go dans la salle à manger, où ils voyaient de la lumière.

—Monsieur Claude, je vous amène Albéric et Pierrounet, je leur ai dit la nouvelle.

—Et bien, ils sont heureux? —Tellement heureux, fit le premier, que je me demande si l'ancien ne nous a pas trompés!

—Pas du tout... Dans quelques jours Chérie sera ici.

Le jeune homme posa une main sur son cœur, comme si la confirmation de la grande nouvelle lui portait le coup violent que lui en donnait la première annonce, au sortir du village.

Le visage ravagé de M. Varagniez s'était encore irradié.

Déjà assise à sa place, Mme Varagniez regardait avec un pâle sourire les trois campagnards.

—Comment ça se fait-il? demanda Soucaud, qui riait, lui, d'un rire nerveux.

—Je prévoyais depuis un certain temps cette solution... Nous avions introduit fortement appuyé par le directeur de la Maison centrale de Clermont, auprès du Président de la République, un recours en grâce d'après le conseil d'un ami de M.

Silvère ayant des relations très intimes avec le Ministre de la Justice. La demande a abouti. La veille du jour où les souverains russes entrèrent à Paris, notre pauvre Chérie aura fini la peine qu'elle n'avait pas méritée.

—Non, répéta Albéric, qu'elle n'avait pas méritée.

Aucune haine dans sa voix, aucun fiel dans son regard.

Le bonheur rend bon; il dispose un pardon, à l'indulgence.

Le jeune homme éprouvait une pitié immense pour celui que le sort atteignait d'une façon si ornelle.

Il ne se sentait plus le droit, alors que l'innocente ne s'était pas une fois élevée contre le criminel, alors qu'elle amenait sa propre condamnation, d'atteindre celui qu'elle sauvait.

La Bique avait raison. Ce n'était pas à lui de défaires ce qu'elle avait fait.